

**QUARANTE-TROIS CHAPITRES** pour autant de chambres : *Suite à l'hôtel Crystal*, le nouveau roman d'Olivier Rolin, s'annonce d'emblée comme un jeu littéraire, sous le signe de Perec. Une blague sérieuse, ou une sérieuse blague, c'est selon.

## Olivier Rolin : sur les traces d'un aventurier

### Suite à l'hôtel Crystal

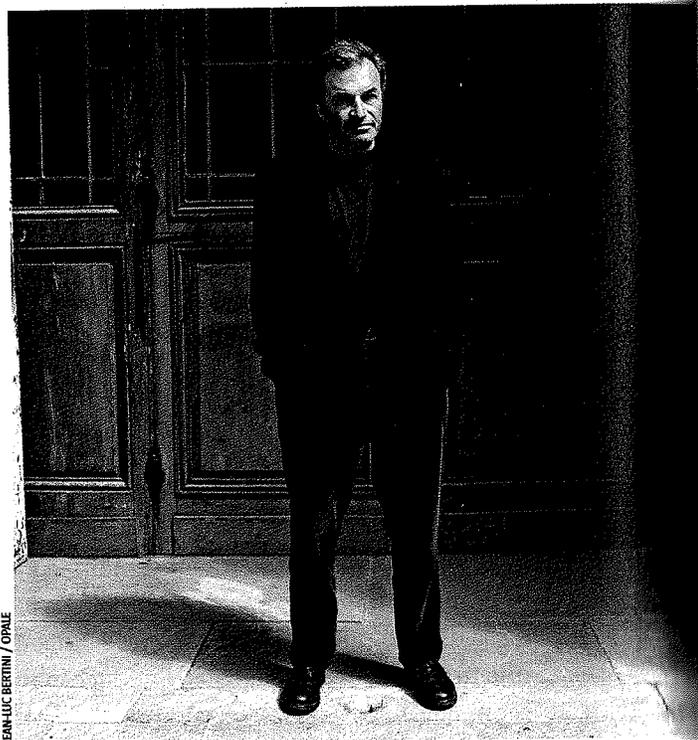
Olivier Rolin

Éd. du Seuil, 256 p., 20 €.

La littérature est à la fois une affaire grave et une activité joyeuse : un jeu avec enjeux. Olivier Rolin, dans *Suite à l'hôtel Crystal*, s'amuse. Et, disons-le d'emblée, nous avec. On croise, dans ce livre perecquien en diable, un aventurier-écrivain porté sur la bouteille, des chambres d'hôtel décrites au millimètre près, une femme mystérieuse assez casse-pieds. Il y a, tout du long, des missions et des passions jetées en vrac. L'auteur ne cesse de nous couper l'herbe sous le pied au fur et à mesure des chapitres. Idées et contre-idées. On possède une clé de lecture : il la fournit aussitôt pour la juger un peu trop alambiquée. On admire une phrase bien troussée : il la signale immédiatement comme empruntée et prétentieuse. On est donc tour à tour irrité, émerveillé, étonné. Mais c'est sérieux ou non ces histoires d'espions foireux et de papiers volés. On n'y croit pas mais on a envie d'y croire. « Les vies simples valent-elles la peine d'être vécues ? » L'œuvre d'Olivier Rolin est une réponse à cette question. Amour. Histoire. Écriture. Politique. Il faut du risqué. Seules les vies romanesques valent la peine d'être vécues.

Le point de départ est une valise abandonnée dans laquelle se trouve un amas de feuilles griffonnées. Un éditeur a ordonné les différents textes épars. On n'en sait pas plus. Le livre se retrouve donc composé de quarante-trois chapitres. Les constantes sont évidentes. Une chambre d'hôtel décrite

Olivier Rolin, né en 1947 à Paris, passe une partie de son enfance en Afrique. Sa famille rentre en France en 1963. Il intègre l'ENS en 1967. Il est militant de base à l'Union des jeunes communistes. La reconnaissance arrive avec *L'invention du monde* (éd. du Seuil, 1993) et la consécration avec *Port-Soudan* (éd. du Seuil, prix Femina 1994). Il est également l'auteur de *Tigre en papier* (éd. du Seuil, 2002).



JEAN-LUC BERTINI / OPALÉ

avec une précision de maniaque, un narrateur-dragueur toujours entre deux alcools, un maelström d'aventures rocambolesques. Il s'agit ici d'êtres et d'existences. On bouge beaucoup (Brive-la-Gaillarde, Tokyo, Buenos Aires, Lausanne), on agit beaucoup (bagarres, meurtres, cuites, explosifs, suicides), on rencontre beaucoup (un ancien colonel de l'armée soviétique, des femmes fatales à la pelle, un marin grec plutôt louche). La vie sans contours mais avec détours. Olivier Rolin, auteur de *Tigre en papier* (éd. du Seuil, 2002), rend hommage à ses écrivains de chevet. Perec, Valéry, Michaux, Lowry, Borges. L'écriture est précise, moqueuse,

### extrait

« Il arrivait que Mélanie Melbourne, par enfantillage, sachant très bien que je n'en gardais aucun souvenir, me demande de lui décrire la chambre 211 de l'hôtel Crystal à Nancy : mais non, même en cherchant bien, même pour lui faire plaisir — et lui faire plaisir était mon souci inlassable — rien ne me revenait. Elle insistait : juste un détail ? Ton reflet dans la glace, par exemple ? Non. »

émouvante. L'univers entier apparaît comme une vaste chambre d'hôtel. Décor standard, cadre limité, ennui garanti. Bref, plafond bas et air climatisé. Mais, voilà, on peut y introduire ses propres règles. Le narrateur, double disjoncté de l'auteur, ne manque pas de le faire.

*Suite à l'hôtel Crystal* n'est pas seulement un amusement mené tambour battant. C'est aussi un livre hybride sur l'enfance et la mémoire. Il y a, dans toute vie, un trou noir. Amours perdues en route, amnésies volontaires, souvenirs piétinés, visages passés de mode. Il s'agit à chaque fois de s'organiser autour d'un vide. C'est ce que fait le narrateur d'Olivier Rolin. Passé et futur attachés ensemble en un gros nœud brûlant. Il parle du « rose dentier » des malabars, des peaux écorchantes flottant à la surface du lait, de l'édition Hetzel du *Capitaine Hatteras*. De l'enfance qui surgit comme du temps martelant. Il parle aussi de ses cernes, de sa tête pas reconnaissable, de ses traits épuisés. Du visage semblable à du temps fuyant. Le lien entre hier et demain, c'est bien sûr le romanesque. Le garçon, devenu adulte, possède les moyens d'accomplir ses rêves. Car, allez savoir. Peut-être que ce qui apparaît comme vrai est faux : les chambres d'hôtel. Peut-être que ce qui apparaît comme faux est vrai : les aventures.

Le livre réussit à dynamiser un à un tous les codes en vigueur. C'est quoi, *Suite à l'hôtel Crystal*? Une parodie décapante, un hommage à la littérature, une autobiographie à peine déguisée, un dernier coup de chapeau à l'enfance. Quelque chose de loufoque, de nostalgique, de burlesque. L'auteur pratique l'autodérision à outrance. Il joue avec son image (« ce vieux militaire qui n'avait pas dû se ruiner en eaux minérales, c'était moi ») et sa prose (« oh, comme il est reposant de se laisser guider de temps en temps, tel un aveugle par son chien, par un bon vieux lieu commun. Quel confort ! On peut dormir tout en écrivant, c'est l'écriture (et la lecture, alors !) en business class »). Il dessine, dans *Suite à l'hôtel Crystal*, une vie sérieuse et blagueuse vécue jusqu'au bout. Une sorte de pied de nez aux ronds-de-cuir de toutes espèces. On ne sait pas trop comment finissent les vies brûlées comme allumettes mais on est d'accord avec l'auteur : c'était bien tenté. ■

Marie-Laure Delorme

**LE SYNDROME DE KORSAKOV** : de ce trouble particulier de la mémoire, Éric Fottorino a fait un roman. Une grande fresque sur la difficulté de la transmission familiale, tout autant qu'un éloge des pouvoirs de la fiction.

## Fottorino, la mémoire à la dérive

**Korsakov**  
**Éric Fottorino**

Éd. Gallimard, 478 p., 19,50 €.

Les lecteurs de Rousseau, Chateaubriand, Nerval ou Proust, connaissent les richesses poétiques d'une œuvre littéraire qui se construit autour de la mémoire affective. Dans son dernier roman, Éric Fottorino s'intéresse à une affection particulière de la mémoire, connue sous le nom de syndrome de Korsakov (pour avoir été décrit par Korsakov à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle) qui, contrairement à la maladie d'Alzheimer, n'entraîne pas de confusion mentale.

C'est d'abord une histoire d'enfance, l'histoire d'un enfant sans nom, le petit, « sans père et sans amygdales », « un enfant du brouillard », un enfant du secret, « qui pose des questions trop grandes pour lui », dans une famille où il n'y a pas de place, entre une grand-mère qui décide des vies et récolte les morts, une mère « toujours ailleurs », « qui a mis au monde un enfant par ignorance », des oncles dont l'un disparaît au bout du monde et l'autre se suicide. C'est l'histoire d'un enfant qui apprend par hasard qu'il est le fils d'un « demi-juif » qui ne l'a pas reconnu, et qu'à défaut de père, il porte le nom de sa mère, Ardanuit, « le nom d'une lignée de femmes et de déclassés, un nom sans lumière, Ardanuit pour rire et pour pleurer, un nom pour Bordeaux, pour y crever, surtout les étés sans air sous les toits, quand la ville entière décampe sur le Bassin et qu'ils restent là ».

\* Né en 1960, Éric Fottorino est romancier et chroniqueur au *Monde*. Il est l'auteur de sept romans dont *Caresse de rouge* (éd. Gallimard, prix François-Mauriac 2004). *Un territoire fragile* (éd. Stock, 1999) a reçu le prix Europe 1 et le prix des Bibliothécaires.

Dans la première partie de son roman, Éric Fottorino décrit une enfance hantée de fantômes, et trouée par des rêves de famille aimante, d'hommes qui soient des pères, de femmes qui n'abandonnent pas, de départs qui ne soient pas des fuites ou des suicides : car après avoir découvert, le même jour, un oncle adoptif pendu, et un vrai oncle « endormi pour de bon », François pense que c'est son tour, puisque « jamais deux sans trois ». Mais la mort attendue est celle de l'enfant de la nuit, et loin de mourir comme les autres, François recommence son enfance, renaît à l'âge de dix ans, grâce à sa mère qui, en se mariant, lui donne un père et un grand-père, et avec eux un passé, un pays d'origine, et surtout « un nom pour de vrai », Signorelli, « un nom qui tient debout, un nom de bonne fortune ».

Dans ce recommencement de la vie, ce sont les récits du grand-père, Fosco Signorelli, qui effacent les souvenirs de l'enfant et lui transmettent un passé, une mémoire familiale, pour qu'il se les approprie et les démultiplie. Mais ce qui serait un beau roman d'enfance devient un drame de la mémoire, quand on retrouve François Signorelli, devenu à Palerme un célèbre *dottore*, spécialiste international du syndrome de Korsakov, dont il repère les effets chez les malades avant de le vivre ●●●



BERTRAND DESPREZ / AGENCE VU